

LES LOGIQUES DU DÉSIR ENTRE NÉVROSE ET PSYCHOSE

Benoît Didier

De Boeck Supérieur | « Cahiers de psychologie clinique »

2005/1 n° 24 | pages 13 à 32

ISSN 1370-074X

ISBN 2-8041-4716-9

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2005-1-page-13.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES LOGIQUES DU DÉSIR ENTRE NÉVROSE ET PSYCHOSE

Benoît DIDIER*

Tout lecteur attentif de Freud et de Lacan aura constaté que ces deux auteurs orientent différemment la question du désir. Notre propos, dans ce qui va suivre est de prendre la mesure de cette différence et d'ébaucher quelques pistes de réflexions sur la nature de cette différence. Est-elle une contradiction ? Une antinomie ? Lacan complète-t-il Freud ou bien le rend-il obsolète ? Dans l'un ou l'autre cas, quel est le rapport entre ces deux versions du désir ? Doivent-elles se réconcilier ou se concilier et comment ?

Très brièvement, nous devons d'abord redessiner, à grands traits, les lignes saillantes des élaborations théoriques de ces deux auteurs. Nous proposerons alors notre hypothèse concernant l'articulation de ces logiques. Le point central de ce présent travail est la lecture précise d'un article de Freud sur le diagnostic différentiel entre névrose et psychose. Le démontage de la minutieuse logique argumentative de ce texte permet, par analogie, de faire apparaître le rapport d'étayage mutuel des logiques du désir telles que nous les avons artificiellement (conceptuellement) extraites des corpus freudien et lacanien.

* Docteur en psychologie de l'Université de Nantes. Psychologue au Centre d'Accueil et de Traitement du Solbosch, 1050, Bruxelles. Le présent article est une reprise et une ré-articulation de thèmes développés dans notre thèse intitulée « *Les rapports complexes du désir et de la loi. Essai épistémologique et clinique à partir des toxicomanies, des perversions et de certaines formes de meurtre* ».

1 La logique freudienne du désir

Nous devons tenir compte du fait que Freud s'exprime et pense en allemand, son univers sémantique n'est donc pas strictement comparable au nôtre. Si nous nous référons aux remarques des traducteurs de l'édition des Œuvres Complètes de Freud en français¹, le terme allemand « *Wunsch* », traduit par le terme français de « désir », signifie plus précisément l'idée d'un souhait, d'un vœu formulé. Le vocable français ajoute un mouvement de convoitise, mouvement qui est rendu en allemand par « *Begierde* » ou « *Lust* ».

1 A. Bourguignon, P. Cottet, J. Laplanche, F. Robert. *Traduire Freud*, Paris, puf., 1989, p. 95-96.

2 C'est-à-dire classiquement selon les points de vue topique, dynamique et économique.

3 Par exemple et notamment Spinoza pour qui « Le désir est l'essence de l'homme » Sentence citée in J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 306, coll. « Point ». La cause du désir n'est pas l'objet. La cause du désir, pour l'auteur de « L'éthique », est dans la partie que l'homme ignore de lui-même. Le désir est défini par Spinoza comme un appétit conscient de lui-même. Il est un effet, produit d'une cause qu'il ignore la plupart du temps.

4 S. Freud, [1900] *L'interprétation du rêve*, Paris, puf., 2003, OCF. P., vol. IV, 1899-1900, p. 615.

5 Id., *Ibid.*, p. 619.

La théorie du désir chez Freud prend une tournure que l'on pourrait dire « technique », car il s'agit pour lui de rendre compte, dans un projet métapsychologique², du fonctionnement d'un modèle d'appareil psychique. La théorie du désir chez Freud est à trouver principalement dans l'énoncé selon lequel le rêve est un accomplissement (déguisé) de désir. Pour Freud, le désir ne se confond pas avec le besoin, et n'est donc pas lié à la conscience comme le pense la tradition philosophique³. Si les restes diurnes peuvent jouer le rôle de l'entrepreneur du rêve, c'est le désir inconscient et infantile qui en est « le capitaliste »⁴. Il reste à expliquer les raisons pour lesquelles, dans le rêve, ce qui est transféré du capitaliste à l'entrepreneur est précisément une mise de fonds, une quantité d'énergie.

La réponse à cette question « ne manquera pas de jeter une lumière sur la nature psychique du souhaiter »⁵, la nature du désir inconscient. Freud déroule son exposé à partir de la situation de satisfaction du besoin de nourriture. L'enfant perçoit un besoin interne, et par son accès à l'appareil musculaire, il crie et gigote. Cela ne le calme en rien, la satisfaction ne pouvant ici venir que de l'extérieur. Lors de l'expérience de satisfaction qui conduit à l'apaisement du besoin, celle-ci s'accompagne de la perception de l'objet satisfaisant. « Un constituant essentiel de cette expérience vécue est l'apparition d'une certaine perception (celle de la nourriture, dans notre exemple), dont l'image mnésique reste désormais associée à la trace mémorielle de l'excitation de besoin. Dès que ce besoin survient une nouvelle fois, il se produira, grâce à la connexion établie, une motion psychique

qui veut investir de nouveau la perception elle-même, donc à proprement parler rétablir la situation de la première satisfaction. Une telle motion est ce que nous appelons un souhait; la réapparition de la perception est l'accomplissement de souhait, et le plein investissement de la perception à partir de l'excitation de besoin est la voie la plus courte menant à l'accomplissement de souhait »⁶.

Le désir trouve ici son modèle et son origine dans la double expérience, réelle et hallucinatoire, de satisfaction. Il trouve son origine dans le rapport du besoin à la satisfaction du besoin, et se met en place sur le modèle de l'hallucination, c'est-à-dire de l'investissement de quantités d'énergie sur des traces mnésiques dans une sorte de court-circuit⁷. Si le besoin trouve une satisfaction (*Befriedigung*) dans l'action spécifique, le désir, lui, trouve son accomplissement (*Wunsch-erfüllung*) dans la reproduction hallucinatoire des perceptions devenues les signes de cette satisfaction. Désirer, c'est donc investir des traces mnésiques⁸.

Le Moi a une fonction d'inhibition et empêche que l'image mnésique de l'objet satisfaisant soit réinvestie de manière trop intense et qu'elle n'acquière l'indice de réalité. La fonction du Moi est de ne pas faire prendre au sujet ses désirs pour des réalités ou, plus exactement, de lui permettre de ne pas confondre ses processus internes avec la réalité. Pour ce faire, il inhibe les processus primaires et initie les processus secondaires, c'est-à-dire l'ajournement de la satisfaction. Freud avait déjà élaboré ce modèle du désir dans « L'esquisse d'une psychologie scientifique »⁹.

Le désir est donc foncièrement lié à l'activité psychique en tant qu'elle peut être caractérisée par le registre économique en termes d'investissements, de dépenses, et de satisfactions liées à ces dépenses. Nous verrons plus loin que Freud ne cesse pas de tenter de conjoindre les deux points de vue économiques et topiques. Nous verrons que cela ne fait pas nécessairement bon ménage et nous trouverons quelques avantages à soutenir leur hétéronomie.

6 Id., *Ibid.*, p. 619-620.

7 Sur le modèle des charges électriques à la surface des corps.

8 D'où, on comprend comment les hystériques souffrent de réminiscences et l'on retrouve une certaine conception philosophique de la réminiscence platonicienne.

9 S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 336-340.

2 La logique lacanienne du désir

10 A. Kojève,
*Introduction à la
lecture de Hegel*, Paris,
Gallimard, 1947, coll.
« Tel ».

11 J. Lacan,
*Subversion du sujet
et dialectique du désir
dans l'inconscient
freudien*, in *Écrits*, Paris,
Seuil, 1966, p. 814.

12 J. Lacan, *La
signification du phallus.*
*Die Bedeutung des
Phallus*, in *Écrits*,
op. cit., p. 691.

13 « l'homme ne peut
donc apparaître sur
terre qu'à l'intérieur
d'un troupeau. C'est
pourquoi la réalité
humaine ne peut
être que sociale » in
A. Kojève, *op. cit.*,
p. 13.

14 « Désirer un
désir c'est vouloir se
substituer soi-même
à la valeur désirée
par ce désir ». C'est
ainsi que s'aborde le
passage du désir de la
reconnaissance. Désirer
le désir de l'autre, c'est
vouloir que ce qu'il
désire soit moi. Donc,
je désire être reconnu
par lui comme son
désir, « qu'il reconnaisse
ma valeur comme sa
valeur ». D'où Hegel tire
donc que l'origine de
la conscience de soi
est liée à l'engagement
d'une relation de « lutte
à mort de pur prestige »
in A. Kojève, *op. cit.*,
p. 14.

Lacan théorise le désir à partir de l'interprétation que donne A. Kojève du « *Begierde* » hégélien¹⁰. D'emblée, cette notion de désir va se trouver prise dans un réseau conceptuel anthropologique marqué par la dialectique et donc par la négativité. À l'époque où Lacan fréquente le séminaire d'A. Kojève, il s'introduit à la dimension du structuralisme et relit le « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure. Cela marque son élaboration du désir d'une trace langagière et restitue le désir dans l'ordre langagier. Le désir est distingué de la demande et du besoin, il naît précisément de l'écart entre la demande et le besoin. Le désir se formule également d'être celui de l'Autre, raccourci dont nous examinerons plus loin les quelques variantes.

Dans son principe, le désir ne vise pas un objet réel, mais implique une relation au fantasme. Constitutivement, car humain, donc dialectique et langagier, le désir est le lieu de l'écart entre la demande et la réponse, lieu de l'écart entre le manque et l'objet du manque. « Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande, dont l'appel ne peut être inconditionnel qu'à l'endroit de l'Autre, ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle (ce qu'on appelle : angoisse) »¹¹. Pour Lacan, le désir est indissociable du manque et de l'inadéquation. « C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente (*Spaltung*) »¹². On pourrait difficilement être plus clair.

L'énoncé lacanien ; « le désir de l'homme est le désir de l'Autre », est une forme condensée de plusieurs énoncés kojévien. En effet, pour Kojève commentant la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, le désir, pour ne pas être un besoin, doit avoir comme objet un autre désir. Cela implique qu'il y ait d'autres désirs à désirer, et donc un environnement social¹³. Cet environnement social n'est pas la bienheureuse vie en troupeau, mais une relation agonistique pour la reconnaissance¹⁴. À ce stade fictif de l'anthropogénèse,

le désir est encore la marque d'un sujet non encore advenu à l'humanité, dans la mesure où son désir désire le désir de l'autre comme sa valeur. C'est le moment pivot dans le raisonnement où le désir se « délocalise » du sujet vers l'autre. Désirer un désir (nécessairement autre), c'est à la fois désirer ce que l'autre désire, auquel cas le sujet reste désirant, mais cela signifie également le désir que le désir de l'autre soit ma valeur (désir de reconnaissance). Le désir comme désir de l'autre revient dans cette deuxième signification à « localiser » le désir chez l'autre. Dans le premier cas, le désir porte sur l'autre, dans le second, l'autre est porteur de mon désir.

Cette citation selon laquelle « le désir de l'homme est le désir de l'Autre » est certainement aussi connue que celle où « le désir s'ébauche dans la marge... ». Elle connaît quelques variantes et nous pouvons remarquer que son emploi se fait de plus en plus abstrait en s'éloignant de son modèle original¹⁵.

Dans le texte intitulé « Propos sur la causalité psychique », (1946), Lacan cite pratiquement Hegel et cette assertion prend une connotation très pragmatique. « Le désir même de l'homme se constitue, nous dit-il [Hegel], sous le signe de la médiation, il est le désir de faire reconnaître son désir. Il a pour objet un désir, celui d'autrui, en ce sens que l'homme n'a pas d'objet qui se constitue pour son désir sans quelque médiation, ce qui apparaît dans ses besoins les plus primitifs, en ceci par exemple, que sa nourriture même doit être préparée, – et que l'on retrouve dans tout le développement de sa satisfaction à partir du conflit du maître et de l'esclave par toute la dialectique du travail »¹⁶.

En 1949, dans « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », il est question de la sortie de ce stade par identification à l'image du semblable, opération dont le résultat sera d'engager le Je dans les voies de la sociabilité¹⁷. Déjà, nous voyons un détachement des conditions du nourrissage et le désir devient un opérateur portant sur « tout le savoir humain ».

Ce processus d'abstraction continue en 1953, dans le texte « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »¹⁸ et de manière encore plus nette, la même année dans le texte « Variantes de la cure type »¹⁹, où le désir est défini, non pas d'être le désir de l'autre, mais de s'aliéner

15 A. Green fait remarquer que le sommet de la rencontre entre Lacan et Hegel est à situer autour du commentaire d'Hippolyte sur la « Verneinung ». Après ce texte, l'hégélianisme pour Lacan passe au second plan, au profit de la linguistique et de la topologie. A. Green, *le travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, p. 10.

16 J. Lacan, *Propos sur la causalité psychique*, in *Écrits*, op. cit., p. 181.

17 « C'est ce moment qui décisivement fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui, et fait du JE cet appareil pour lequel toute poussée des instincts sera un danger, répondit-elle à une maturation naturelle, – la normalisation même de cette maturation dépendant dès lors chez l'homme d'un truchement culturel : comme il se voit pour l'objet sexuel dans le complexe d'Œdipe ». J. Lacan, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, in *Écrits*, op. cit., p. 98.

18 J. Lacan, *Fonction et champ de la parole*

et du langage en psychanalyse, in *Écrits*, op. cit., p. 268.

19 J. Lacan, *Variantes de la cure type*, in *Écrits*, op. cit., p. 343.

20 « Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître, c'est-à-dire l'autre en tant qu'il est lui-même sujet divisé de la Spaltung signifiante ». J. Lacan, *La signification du phallus*, in *Écrits*, op. cit., p. 693.

21 J. Lacan, *La direction de la cure*, in *Écrits*, op. cit., p. 628.

22 Ceci est développé in J. Lacan, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, in *Écrits*, op. cit., p. 518-528.

23 À ce propos, nous constaterons encore la différence entre le désir – freudien – de posséder les femmes (désir libidinal) et le désir – lacanien – de reconnaissance via la lutte à mort de pur prestige (où le désir s'imaginarise d'être le désir du désir de l'autre).

24 Nous devons ce point de vue à

dans le désir de l'autre. C'est donc un principe de leurre. C'est en 1958, dans « La signification du phallus » que l'on voit apparaître le lien avec le phallus comme signifiant, et que l'autre perd sa minuscule pour se désigner d'être le Grand Autre²⁰. Et en définitive, en 1958, dans « La direction de la cure », nous avons la citation la plus connue dans sa graphie consacrée et avec son lien au langage : « Il faut poser que, fait d'un animal en proie au langage, le désir de l'homme est le désir de l'Autre »²¹. Que le désir soit lié au langage, cela s'atteste par le lien qu'il établit entre la métaphore et le symptôme d'une part, et d'autre part, la métonymie et le désir²².

Ajoutons, sans le développer ici, que l'on peut difficilement, dans les travaux de Lacan, dissocier une réflexion sur la question du désir et celle de la loi (cf. exemplairement, comme nous le verrons plus loin : « Kant avec Sade »).

L'enjeu du désir dans cette version est de rendre compte de la spécificité humaine culturelle émergeant de l'ordre naturel et d'en expliciter la genèse. La fiction mythique de la dialectique du maître et de l'esclave vaut bien, après tout, celle du meurtre du père de la horde primitive²³. Elle permet en tout cas de mettre l'accent sur le lien agonistique qui nous lie à l'autre-*Autre* dans le travail de subjectivation, et plus particulièrement sur le fait que cette subjectivation passe nécessairement par la reconnaissance et le pur prestige.

3 Propositions pour une articulation de ces deux logiques

Confronté à ces deux versions, il nous semble que le désir au singulier fait problème. Mais devons-nous pour autant nous satisfaire d'un simple passage du singulier au pluriel ? Nous ne le pensons pas et nous allons nous attacher à montrer que les différences entre les deux auteurs, bien loin de s'annuler ou de s'additionner, manifestent une articulation structurale, en ce qu'elle implique l'hétéronomie radicale de deux dimensions anthropologiques²⁴.

Nous proposons de lire dans l'élaboration freudienne du désir une tentative de rendre compte d'un déterminisme économique du traitement humain de la valeur. Il est en

effet assez clair que le désir, pour Freud, est lié à la pulsion et à la sexualité humaine en tant qu'elle est culturellement (dialectiquement) condamnée à l'errance dans la recherche de son objet de satisfaction. La charge énergétique sexuelle est toujours susceptible de se fourvoyer dans des voies irréelles (fantasmes – hallucinations).

Les élaborations hégéliano-lacaniennes nous renvoient, quant à elles, à la prise en compte d'un déterminisme sociologique du traitement humain de l'identité. En effet, la question à laquelle vient répondre le désir dans cette perspective est celle de savoir comment la culture advient aux hommes dans un contexte qui est clairement celui des liens sociaux. Il est tout aussi clair que ce qui pousse les deux protagonistes dans une lutte à mort de pur prestige n'est pas la possession des femmes, mais le plaisir-désir d'être reconnu.

Anticipons d'abord sur une possible mésinterprétation de nos propos. Il serait certainement caricatural, réducteur et outrancier de prétendre que Freud ne s'occupe que d'économie et que Lacan ne se préoccupe que de sociologie. Cette distinction entre la dimension économique et la dimension sociale est bien présente au sein même de l'œuvre de Freud et de celle de Lacan. Mais nous pouvons montrer que, ne réduisant pas la polysémie du désir en identifiant clairement l'hétéronomie de ces deux dimensions, les deux auteurs se trouvent aux prises avec quelques difficultés.

Lacan d'abord. La lecture que propose B. Baas de « Kant avec Sade » pourrait nous donner à penser qu'il est effectivement possible de penser un « désir pur » dans une stricte analogie avec la Raison pure²⁵. C'est-à-dire que le désir pourrait être pensé comme une faculté ayant des déterminismes propres, *a priori* et antérieurs à la rencontre entre cette faculté et le monde des choses à désirer. Comme la faculté de connaître met en forme le monde nouménal à connaître et fait naître le phénomène, la faculté de désirer met en forme le monde nouménal à désirer et fait naître l'épithumène²⁶. Mais comment dès lors concilier cette idée d'un « désir pur » avec la conception hégélienne du désir comme nécessairement liée à la rencontre avec l'altérité et donc avec le développement de la socialité²⁷ Il resterait à détailler quelles seraient,

l'anthropologie clinique formalisée par le Pr. J. Gagnepain et ses collaborateurs à l'Université de Haute Bretagne – Rennes II.

25 B. Baas, *Le désir pur. Parcours philosophique dans les parages de J. Lacan*, Louvain, Peeters, 1992.

26 Cf. tableau explicatif et synthétique in B. Baas, *Le désir pur*, op. cit., p. 75.

27 Remarquons qu'il s'agit bien, dans cette élaboration hégéliano-lacanienne, de la *nature intrinsèque* du désir, du *processus désirant* et non pas simplement de l'objet sur lequel il porte

analogiquement, les catégories *a priori* du désir dans ce qui prendrait la forme d'une épithumologie ou une axiologie²⁸.

La tentative de B. Baas de tirer de Lacan une théorie d'un « désir pur » ne paraît pour autant pas illégitime, bien que ce ne soit pas là le projet de Lacan et qu'elle soit incompatible avec la version du désir comme désir de l'autre.

De manière presque symétrique, le projet de Freud de comprendre, par le point de vue économique qu'il n'a jamais renié, les déterminismes énergétiques de l'appareil psychique peut se comprendre comme une tentative de fonder une théorie d'un « désir pur », bref, une axiologie. Mais il serait caricatural de réduire la pensée de Freud à ce projet. La distinction des régimes économiques primaire (énergie libre) et secondaire (énergie liée), est recoupée par les distinctions topiques entre les différents lieux psychiques et ces élaborations topiques le conduiront sur le terrain de l'analyse des liens sociaux. Il tente donc d'unifier les déterminismes économiques avec les déterminismes sociaux au sein d'une métapsychologie²⁹. L'hypothèse que nous soutenons ici de l'hétéronomie de ces deux registres permet de saisir ce qui fait difficulté dans cette tentative d'unification métapsychologique. La prise en compte du point de vue topique vient générer des difficultés qui se lèvent d'accentuer la distinction entre ces deux registres anthropologiques. Cela apparaîtra clairement dans le commentaire que l'on fera de l'article « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose ».

Ces deux déterminismes, saisis sous le même vocable du désir, contribuent à parts égales dans l'advenir culturel humain. Nous pouvons constater que l'existence de l'un ne contredit pas l'existence de l'autre. L'économie sexuelle reste, un siècle après que Freud en ait souligné l'importance, un déterminisme généralement obscur et puissant des comportements humains et un facteur rarement absent de l'étiologie des névroses. Par ailleurs, l'observation de jeux d'enfant, ou encore du comportement d'adultes dans les situations sociales où le pouvoir est imaginativement en jeu, permet de se convaincre que la lutte à mort de pur prestige et le besoin de reconnaissance sont également des déterminismes obscurs et puissants des comportements humains. Ceci nous incite donc à penser qu'il y a là deux déterminismes distincts, avec leurs règles, et leurs

28 Le lecteur trouvera une sévère critique de la pertinence du projet théorique de B. Baas in J. Allouch, *Ca de Kant, cas de Sade. Érotologie analytique III*, Paris, Cahier de l'Unebêvue, 2001, p. 64-67.

29 Rappelons que cette tentative n'aboutira pas de manière satisfaisante pour l'auteur qui ne publiera pas d'ouvrage sous le titre de « métapsychologie ».

sphères d'influence propres. Mais nous devons aller plus loin et concevoir dans quelle mesure ils s'articulent mutuellement dans une logique structurale³⁰.

Notons que si cette articulation d'un déterminisme économique et d'un déterminisme social peut sembler étrange au regard d'un savoir « psy », elle est un objet familier de la réflexion des penseurs de l'économie politique. Dans ce champ de recherche, les avis s'affrontent précisément sur le caractère autonome de l'économie et du politique. Et nous voyons que les tenants de l'unification d'un savoir économique et politique le font dans le souci de rendre compte du polymorphisme des phénomènes, ce qui n'annule pas, bien au contraire, l'idée que nous sommes en présence de déterminismes distincts³¹.

Énoncer que la raison économique est distincte de la raison sociale peut encore apparaître comme une assertion insignifiante. Il peut apparaître évident que la logique de régulation et de traitement des affects, des pulsions, bref de la libido, n'*aa priori* rien à voir avec les logiques sociales et imaginaires qui contribuent à la constitution de l'identité. C'est une fausse évidence et ce que nous avons brièvement évoqué des difficultés de lire Lacan entre Hegel et Kant, et celles de Freud aux prises avec l'unification d'une métapsychologie, pourrait nous en donner une première perception. La distinction entre les deux registres anthropologiques est une fausse évidence, car il est dans la nature des phénomènes humains d'être complexes, c'est-à-dire surdéterminés. Le rapport entre ces deux déterminismes n'est donc pas de simple juxtaposition.

Une lecture attentive de l'exposé de Freud sur la différence entre névrose et psychose nous donne l'occasion de préciser l'articulation de ces deux déterminismes qui traversent, sous le manteau d'un seul vocable, les théories du désir. Soumettre cette distinction de déterminismes à l'épreuve de la clinique reste pour nous le moyen privilégié d'éprouver et d'épurer des distinctions conceptuelles qui sont d'abord et par nature des produits de notre capacité d'analyse conceptuelle. Nous suivons en cela l'exemple de Freud, pour qui les phénomènes pathologiques manifestent de manière diffractée les déterminismes normalement intriqués³².

30 Selon la définition d'une structure comme étant un ensemble clos de catégories dont les définitions sont mutuellement exclusives l'une de l'autre. La définition de l'une étant de n'être pas l'autre et réciproquement.

31 Par exemple L. Dumont, *Homo aequalis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1977, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».

32 Nous faisons référence ici au fameux « principe du cristal brisé » énoncé in S. Freud, [1933], *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. XXXIe Leçon. La décomposition de la personnalité psychique*, Paris, puf., 1995, in *OCF. P.*, vol. XIX, 1931-1936, p. 141-142.

Pour traiter des rapports de la névrose et de la psychose avec les deux logiques distinctes que nous avons cru pouvoir lire dans les théories du désir, nous nous sommes référés à l'article de Freud : « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » (1924)³³.

4 Articulation théorico-clinique. Lecture de « la perte de la réalité dans la névrose et la psychose »

Dans cet article, Freud reprend une proposition faite peu de temps avant dans un autre article intitulé : « Névrose et psychose » (1924)³⁴. Il s'agit pour lui d'établir un critère différentiel entre les deux affections et il propose d'utiliser le rapport à la réalité. Cela le conduit à dresser l'opposition suivante : dans la névrose, le Moi est dépendant de la réalité, alors qu'il est dépendant du ça dans la psychose. Dans la névrose, le Moi réprime les motions pulsionnelles du ça, alors que dans la psychose, il se retire de la réalité. Dans la névrose, nous assistons donc à une surpuissance de la réalité, alors que dans la psychose, le ça est surpuissant. Le critère différentiel est donc « le rapport à la réalité », qui serait conservé dans la névrose et perdu dans la psychose. Or l'expérience quotidienne montre que la névrose provoque une grave altération du rapport à la réalité (fuite dans la maladie). Il lui faut donc reprendre ce critère distinctif.

Les conséquences des propositions contenues dans les deux premières lignes du tableau sont énoncées dans les deux suivantes. Dans la névrose, la dépendance à la réalité a pour conséquence que cette réalité devient surpuissante, de même que la répression du ça entraîne logiquement que le rapport à la réalité est conservé.

L'aporie qui semble naître du constat de la perte de la réalité dans la névrose disparaît si l'on considère, nous dit Freud, le processus névrotique en deux temps. « La contradiction ne subsiste en effet qu'aussi longtemps que nous envisageons la situation de départ de la névrose, dans laquelle le Moi, au service de la réalité, procède au refoulement d'une motion pulsionnelle. Mais ceci n'est pas encore la névrose elle-

33 S. Freud, [1924], *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, Paris, puf., 1992, in *OCF P*, vol. XVII, 1923-1925, p. 37-41.

34 S. Freud, [1924], *Névrose et psychose*, Paris, puf., 1992, in *OCF P*, vol. XVII, 1923-1925, p. 3-7.

Fig. n° 1 : La perte de la réalité comme critère différentiel

	Névrose	Rapport du Moi au ça et à la réalité	Psychose
1.	Dépendance du Moi à la réalité		Dépendance du Moi au ça
2.	Le Moi réprime le ça		Le Moi se retire de la réalité
3.	Surpuissance de la réalité		Surpuissance du ça
4.	Rapport à la réalité est conservé		Rapport à la réalité est perdu
5.	Or on observe que le rapport à la réalité n'est pas conservé	?	

même. Celle-ci consiste bien plutôt dans les processus qui apportent un dédommagement à la part du ça soumise à dommage, donc dans la réaction contre le refoulement et le ratage de celui-ci. Le relâchement du rapport à la réalité est alors la conséquence de cette seconde étape dans la formation de la névrose [...] »³⁵. Nous voyons comment, pour lever cette difficulté, Freud recourt à la distinction entre le trouble proprement dit et sa compensation. Il situe l'apparition des phénomènes névrotiques non dans le refoulement, mais dans la réaction à l'échec de celui-ci. Le déni de la réalité est le fait du processus de compensation induit par un dommage créé par le refoulement. Cette description du processus névrotique en deux temps induit que l'on se pose la question d'un processus analogue pour la psychose.

« Effectivement, il y a d'ailleurs quelque chose d'analogue à observer dans la psychose : ici aussi il y a deux étapes dont la seconde comporte le caractère de la réparation, mais alors l'analogie cède la place à la similitude de sens des processus, qui va beaucoup plus loin »³⁶. Dans la psychose, la compensation se fait par la création d'une néo-réalité plus satisfaisante. C'est la voie de la transformation alloplastique du

35 S. Freud, *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, op. cit., p. 37.

36 Id. *ibid.*, p. 38.

monde. Cette prise en considération du caractère di-phasique des processus pathologiques induit que le rapport à la réalité (perdu ou conservé) comme critère différentiel n'est plus opérant. En effet : « Névrose et psychose sont donc l'une comme l'autre l'expression de la rébellion du ça contre le monde extérieur, de son déplaisir ou, si l'on veut, de son incapacité à s'adapter à la Nécessité réelle, à l'*Ανάγκη*. Névrose et psychose se différencient bien davantage l'une de l'autre dans la première réaction envisagée que dans la tentative de réparation qui la suit »³⁷. Nous figurons ces nouvelles relations dans le tableau suivant.

Fig. n° 2 : Les processus pathologiques en deux phases

	Névrose	Psychose
Première phase	Le Moi au service de la réalité refoule les motions pulsionnelles du ça	Le Moi se soustrait à la réalité
Seconde phase	Le refoulement est mis en échec. Cela crée la névrose proprement dite par un processus de dédommagement, et la perte de réalité intervient ici	La réalité est toujours perdue, il y a création d'une néo-réalité dans le délire et l'hallucination
LE RAPPORT A LA REALITE EST PERDU		

Ce tableau fait apparaître une forme de dissymétrie entre les deux colonnes, car si le retrait de la réalité constitue bien le moment pathologique de la psychose, le refoulement, nous dit Freud, ne constitue pas à proprement parler le moment de décompensation pathologique de la névrose. La perte pathologique de réalité est première dans la psychose et seconde dans la névrose. Freud constate cette dissymétrie plus loin dans le texte : « Dans la psychose, l'accent repose entièrement sur la première étape, qui est morbide en soi et ne peut conduire qu'à l'état de maladie, dans la névrose au contraire il repose sur la seconde, l'échec du refoulement, alors que la première étape peut réussir, et a même réussi d'innombrables fois dans le cadre de la santé, même si ce n'est pas tout à fait sans entraîner des dépens, ni sans laisser derrière soi des indices de la dépense psychique requise »³⁸.

37 Id. Ibid., p. 39.

38 Id. Ibid., p. 40.

D'une certaine manière, nous pouvons dire que l'axe de la perte de la réalité (qui va de la seconde phase de la névrose à la première phase de la psychose) désigne véritablement l'axe des processus pathologiques. Nous en voyons la preuve dans le fait que l'axe symétrique (qui va de la première phase de la névrose à la seconde phase de la psychose) est désigné par Freud comme caractérisant la normalité, pour autant qu'une certaine mesure soit gardée dans l'intensité des processus. « Nous appelons normal ou "sain" un comportement qui réunit des traits déterminés des deux réactions, qui dénie la réalité aussi peu que la névrose, mais qui ensuite, comme la psychose, s'efforce de la modifier »³⁹.

Il apparaît en outre que le processus pathologique dans la névrose n'est pas à proprement parler dans la perte de réalité, mais bien dans l'échec du refoulement. Ces considérations nous conduisent donc à penser que la deuxième phase du processus névrotique condense en lui-même deux phases distinctes : à savoir, l'échec du refoulement et la réaction compensatoire à cet échec.

Le souci de la symétrie nous conduit également à penser une troisième phase des processus psychotiques. Nous trouvons l'argument d'un échec de la mise à l'écart de la réalité dans la psychose, analogue à l'échec du refoulement dans la névrose dans le texte de Freud. Après avoir souligné l'importance de l'angoisse dans les deux processus pathologiques comme signal d'un réaménagement, d'une formation de compromis au sein d'une dynamique conflictuelle, il précise : « Dans la psychose, vraisemblablement, le morceau de la réalité écarté s'impose sans cesse à la vie de l'âme, comme dans la névrose la pulsion refoulée, et c'est pourquoi les suites sont les mêmes dans les deux cas »⁴⁰. En tenant compte de ces données, nous pouvons redessiner le tableau.

- La première phase décrit les conditions de l'organisation structurale ainsi que la stratégie défensive du Moi par rapport à la réalité et par rapport au ça.
- La seconde phase décrit le trouble proprement dit, c'est-à-dire l'échec de la stratégie défensive.
- La troisième phase est celle de la compensation du trouble.

La seconde phase, si elle constitue bien la phase de décompensation, reste pourtant « silencieuse » quant à la

39 Id. Ibid., p. 39.

40 Id. Ibid., p. 40.

Fig. n° 3 : Les processus pathologiques en trois phases

	Névrose	Psychose
Normal	Tenir compte de la réalité	Transformer la réalité
Première phase Défense	Le Moi au service de la réalité refoule les motions pulsionnelles du ça	Le Moi au service du ça se soustrait à la réalité (forclusion ⁴¹ de la réalité)
Seconde phase Décompensation	Le refoulement est mis en échec. Cela crée la névrose proprement dite	La forclusion de la réalité est mise en échec, cela crée la psychose proprement dite
Troisième phase Compensation	Par un processus de dédommagement, et la perte de réalité intervient ici en tant que fuite et évitement	La réalité est toujours perdue, il y a création d'une néo-réalité dans le délire et l'hallucination
	Transformation autoplastique	Transformation alloplastique
LE RAPPORT A LA REALITE EST PERDU		

production de symptômes. C'est bien dans la troisième phase, la phase de compensation et de reconstruction, que les symptômes apparaissent.

La dimension d'excès de cette troisième phase se révèle lorsque l'on met en rapport les impératifs de la normalité avec les productions symptomatiques. La fuite et l'évitement sont une bonne manière de tenir compte de la réalité, mais ces réactions, si elles deviennent excessives comme dans une névrose décompensée et compensée, perdent leur pouvoir d'efficacité. En d'autres termes, tenir compte de la réalité, fuir et éviter, sont des transformations autoplastiques et seule l'intensité de cette transformation permet de désigner la manifestation symptomatique du comportement normal. De même, le délire et l'hallucination sont un bon moyen pour être créatif et transformer le monde. Mais ici également, l'excès de la forme pathologique empêche l'effectivité du processus.

Freud trouve une dernière analogie qui atténue encore le tranchant de la différence entre ces deux formes pathologiques. La névrose n'est pas seulement une fuite de la réalité, mais qu'il y a dans la formation des fantaisies un processus analogue

⁴¹ Nous employons ce mot pour le mettre en regard du refoulement, et désigner, tel que Lacan l'a promu, un mécanisme défensif spécifique à la psychose. Cette question ne sera à l'ordre du jour pour Freud que dans l'article de 1927 « Fétichisme ». (S. Freud., [1927], *Fétichisme*, Paris, puf., 1994, in *OCF. P.*, vol. XVIII, 1926-1930, p. 125-131.)

à la psychose. Le monde des fantaisies est décrit comme indépendant des exigences de la réalité et est donc de ce point de vue comparable à la production des délires et hallucinations. Freud identifie ce monde de la fantaisie comme étant une sorte de « magasin à provisions dans lequel on va chercher le matériau ou les patrons pour la construction de la nouvelle réalité »⁴². Cette prise en compte d'une nouvelle similitude entre névrose et psychose lui permet de conclure que le critère différentiel n'est pas à rechercher seulement du côté de la perte de la réalité, mais également du côté des substituts de la réalité perdue. En effet, si l'investissement du monde des fantaisies est commun aux deux pathologies, il ne s'opère pas de la même manière. « Mais ce nouveau monde extérieur, fantastique, de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure, celui de la névrose au contraire s'étaye volontiers, comme le jeu des enfants, sur un morceau de la réalité – un autre que celui contre lequel elle a dû se défendre –, lui prête une signification particulière et un sens secret [...] »⁴³.

L'article se conclut sur cette donnée et l'impression finale n'est pas triomphante, car il semble se dégager de l'analyse de Freud autant d'arguments pour considérer le rapport à la réalité comme un bon critère différentiel que d'arguments soulignant plutôt la similitude et annulant la différence des deux processus quant à la réalité perdue. Comment comprendre par ailleurs qu'il ne fasse pas le rapprochement entre l'échec du rejet de la réalité, l'échec du refoulement d'une part, le dédommagement entraînant la perte de la réalité et la création d'une néo-réalité d'autre part ? Nous avons vu qu'il identifie pourtant clairement le moment pathologique dans la névrose comme étant la seconde étape, alors que le moment pathologique de la psychose est premier. De même, il identifie clairement que la dimension de normalité dans la névrose relève pour lui de la première étape, alors que le moment normatif de la psychose est situé par lui dans la seconde étape (création d'une néo-réalité). Alors que tout est en place pour « décroiser » et compléter son schéma di-phasique des processus, il maintient que cette différence d'étape constitue un critère différentiel des névroses et des psychoses.

42 S. Freud, *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, *op. cit.*, p. 41.

43 *Ibid.*, p. 41.

5 Commentaires et conclusions

C'est en tentant de comprendre les raisons profondes des difficultés rencontrées dans ce texte que nous pourrions mieux faire apparaître en quoi la distinction entre un déterminisme économique et un déterminisme sociologique articule et néanmoins déplace les accents des différences entre névrose et psychose telles que nous venons de les voir.

Rappelons d'abord que l'enjeu du texte de Freud est d'ordonner différentiellement la névrose et la psychose autour d'un critère commun. Nous trouvons dans ce projet la dimension structurale d'une nosographie catégorielle, puisque les deux catégories se définissent mutuellement au sein d'un système clos l'une par l'autre – l'une étant ce que l'autre n'est pas. La contestation du critère envisagé (la perte de la réalité) provient du fait que la clinique ne répond pas à cette partition catégorielle. Remarquons que les critères proposés seront eux aussi marqués par cette dimension catégorielle. La disposition en tableau nous permet en effet de rendre manifeste que l'opposition entre névrose et psychose se joue dans la dépendance à la réalité d'une part et dans la dépendance au ça d'autre part. Cette mise en tableau manifeste également que l'opposition entre le ça et la réalité est équivalente à celle qui pose un monde interne distinct d'un monde externe. Le ça et la réalité entrent dans un rapport catégoriel parce qu'ils sont sous-tendus par les catégories topiques de l'interne et de l'externe. Freud ne s'en cache pas : « Ces différences et peut-être encore beaucoup d'autres sont la conséquence de la diversité topique dans la situation d'où part le conflit pathogène, suivant que le moi a cédé là à son allégeance au monde réel ou à sa dépendance à l'égard du ça »⁴⁴.

Cette accentuation topique a certes un sens dans une métapsychologie de la différence entre névrose et psychose. Elle n'est cependant pas sans conséquence pour le projet que Freud se donne au départ. C'est cette accentuation topique qui pose problème puisque, rappelons le, la reprise de l'article « Névrose et psychose » est nécessitée par le fait que le processus névrotique provoque *in fine* une perte du rapport à la réalité.

44 S. Freud, *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, op. cit., p. 40-41.

Le lecteur aura bien entendu remarqué qu'une double flèche semble manquer dans le tableau de la figure n° 1. Cette rupture dans la symétrie est en fait provoquée par le fait que la quatrième ligne de ce tableau met en regard non pas un processus du ça avec un processus de la réalité, mais joue sur une autre opposition qui est celle de la perte ou de la conservation vis-à-vis d'une même instance. Dans les lignes précédentes, les oppositions représentées par les doubles flèches se justifient toujours d'une différence topique (le ça interne *versus* la réalité extérieure) ou d'une différence d'investissement des processus (surpuissance *versus* perte, dépendance *versus* se retirer, refouler *versus* forclure). Si nous voulons caractériser l'opposition différentielle entre la névrose et la psychose, il nous faut renoncer à cette distinction topique de la perte ou de la conservation de la réalité car, en raison de la dissymétrie qu'elle induit dans les rapports différentiels, elle ne peut pas constituer un critère pertinent.

Nous pouvons en proposer la contre-épreuve en imaginant que tout en conservant le même point de vue topique, Freud aurait pu envisager d'intituler son article « la perte du ça dans la névrose et la psychose ». Les problèmes et les conclusions auraient été les mêmes. En effet, il suffirait de dessiner une sixième ligne au tableau de la figure n° 1 et d'opposer la perte du rapport aux exigences pulsionnelles refoulées pour la névrose, à la conservation de ce rapport dans la psychose pour montrer ensuite que cliniquement ce n'est pas le cas. Ce retournement de problématique est bien entendu moins spectaculaire, mais cela tient à la différence entre le processus de retrait de la réalité, que nous avons assimilé ici à la forclusion et le processus de refoulement qui, comme le note Freud, n'est pas aussi radical. Quoi qu'il en soit de l'intensité des processus, il reste que la question telle que la formule Freud comporte bien trois termes – le ça, le Moi, et la réalité – et qu'il est question d'examiner les rapports du Moi aux deux autres termes. Or prendre un de ces termes comme un critère d'évaluation des rapports du Moi induit nécessairement un déséquilibre.

Si nous insistons sur la symétrie des rapports, ce n'est pas par pur souci esthétique. La névrose et la psychose s'opposent de la même manière que le refoulement s'oppose à la forclusion, que la dimension pulsionnelle s'oppose à la liaison avec la

réalité, que les processus du ça s'opposent aux processus de la réalité. Nous pouvons constater avec Freud que le couple de la perte ou de la conservation n'est pas un bon opérateur pour distinguer la névrose et la psychose, car en définitive, la dimension de la perte ne spécifie pas l'une plus ou moins que l'autre. Ce qui est par contre spécifique et différentiel, c'est l'opposition des *processus* de la perte (refoulement ou forclusion), l'opposition des *processus de recouvrement* de cette perte (fuite ou hallucination) et l'opposition *des déterminants sur lesquels opère* cette perte (le ça ou la réalité).

Dans ces oppositions, il apparaît en effet que la psychose est un processus opérant sur la répartition topique des instances, alors que la névrose est un processus opérant sur la dimension de l'investissement psychique par régression temporelle. Le « [...] nouveau monde extérieur, fantastique, de la psychose veut *se mettre à la place* de la réalité extérieure [...] »⁴⁵, alors que la névrose « [...] tire le matériel [du monde de la fantaisie] pour ses nouvelles *formations de souhait* et elle l'y trouve habituellement par la voie de la régression à un temps antérieur réel *plus satisfaisant* »⁴⁶.

Nous terminons par deux remarques. La première est que nous avons insisté sur la séparation et sur l'articulation de ces deux logiques plus que sur le « contenu » de ces logiques. Nous en sommes restés au niveau de la plus grande généralité pour caractériser une logique économique et une logique sociale et nous n'avons pas donné d'indications sur le détail de leur dynamique interne. Cette caractérisation relève d'un travail d'une tout autre ampleur. Mais le propos que nous avons soutenu a, à nos yeux, cette vertu de baliser le champ de recherche et de mettre en évidence une difficulté majeure dans le travail analytique d'épuration des phénomènes humains. Et ceci nous conduit à la seconde remarque.

La principale difficulté tient à l'usage que nous faisons du langage. Il est en effet très compliqué de concevoir un processus économique en ne le localisant pas. Que peut bien signifier un traitement des valeurs qui ne serait pas en même temps un déplacement topique des investissements ? De même, concevoir l'identité comme lié à un pur déterminisme topique relève de l'acrobatie mentale. Que peut bien signifier un lieu qui ne serait pas investi psychiquement ? Nous soutenons

45 Id. Ibid., p. 41.
Nous soulignons.

46 Id. Ibid., p. 41.
Nous soulignons.

cependant que l'exigence de l'analyse doit nous conduire à distinguer dans des phénomènes humains – et le désir en est notamment un – les composantes de leur surdétermination. À titre indicatif et pour conclure, indiquons brièvement que la sélection naturelle de Darwin est l'exemple d'un phénomène de nature économique dont la détermination topique ne pose jamais question. Personne ne se demande où se trouve l'instance qui décide de l'utilité d'une variation spécifique. Et cet exemple, que certains pourraient récuser en le trouvant trop biologique, n'est cependant pas très éloigné de notre propos pour autant que l'on se souvienne que l'esprit du darwinisme est omniprésent dans les élaborations économiques de Freud. Il y a là une indication de recherche.

- ALLOUCH J. (2001), *Ca de Kant, cas de Sade. Érotologie analytique III*, Paris, Cahier de l'Unebévue.
- BAAS B. (1992), *Le désir pur. Parcours philosophique dans les parages de J. Lacan*, Louvain, Peeters.
- BOURGUIGNON, A., P. COTTET, J. LAPLANCHE et F. ROBERT (1989), *Traduire Freud*, Paris, puf.
- DUMONT L. (1977), *Homo aequalis I. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- FREUD S. (1991), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, puf., coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».
- FREUD S. (1900), *L'interprétation du rêve*, Paris, puf., 2003, OCF. P., vol. IV, 1899-1900.
- FREUD S. (1924), *Névrose et psychose*, Paris, puf., 1992, in OCF. P., vol. XVII, 1923-1925.
- FREUD S. (1924), *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, Paris, puf., 1992, in OCF. P., vol. XVII, 1923-1925.
- FREUD S. (1927), *Fétichisme*, Paris, puf., 1994, in OCF. P., vol. XVIII, 1926-1930.
- FREUD S. (1933), *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. XXXI^e Leçon. La décomposition de la personnalité psychique*, Paris, puf., 1995, in OCF. P., vol. XIX, 1931-1936.
- GREEN A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- KOJÈVE A. (1947), *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- LACAN J. (1966), *Écrits*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (1973), *Le Séminaire, livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 306, coll. « Point ».

Bibliographie

Résumé Ayant pris la mesure de la différence entre la théorie freudienne du désir, centrée sur l'explication économique et celle de Lacan, centrée sur la reconnaissance, nous proposons de lire cette différence à partir d'une opposition – articulation de deux registres anthropologique. À savoir, celui (économique) du traitement de la valeur et celui (sociologique) du traitement de l'identité. Nous montrons comment cette différence, de n'être par reconnue comme telle, est génératrices d'apories tant dans le corpus lacanien que dans le corpus freudien. Nous attestons de la logique structurale qui articule ces deux déterminismes anthropologiques en la montrant à l'œuvre dans la construction diagnostique réciproque de la névrose et de la psychose. Cette articulation met en évidence l'autonomie clinique des processus sous-jacents, mais manifeste également le lien qui les unit dans le rapport du trouble et de sa compensation symptomatique.

Mots-clés Désir, Structuralisme, Valeur, Identité, Névrose, Psychose.

Summary Taking into account the measure of the difference between the freudian theory on desire which is centered on the economic explanation and Lacan's theory centered on the recognition, we suggest reading this difference from the articulation of the two anthropological registries. Namely, the one (economical) related to the treatment of the value and the one (sociological) related to the treatment of the identity. We show how that difference, which is not recognized as such, generates contradictions in the lacanian corpus as well as in the freudian corpus. We attest the structural logic which articulates these two anthropological determinism in showing it at work in the construction of the reciprocal diagnostic related to the neurosis and the psychosis. This articulation acknowledges the clinical autonomy of the underlying processes and shows as well the link which unites them in the relation between confusion and its symptomatic compensation.

Keywords desire, structuralism, value, identity, neurosis, psychosis.
